

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 31

Artikel: On maryadzo - Hue ! La bronna !
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225934>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



ON MARYADZO — HUE! LA BRONNA!

LO mondo l'è dinse fé qu'on hommo tot solet, on vilhio valet ne sè (sert) à rein po crète et multipli, quemet dit la Bibllia, et po onna femalla tota soletta l'è tot parà. Po fabrequà oquie de bon et po que dourà faut fère on accordàiron, tot quemet lo sèllo, quand clière tráo de senanne, chète tot, bourle tot, grelhie, frecasse, estermine, rine, dévouère à tsavon; tandu que la piodze quand baille tráo grand teimps, que bargagne on mòi doureint, bete tot ein troblion, ein vouarga, ein papette, ein maunetiáo, ein molion, ein pèdzádzo et ein eimpacotádzo que l'è épouairáo. Eh bin! s'on mèclie à boun écheint lo sèllo et la piodze, trái qu'à de ion e on qu'à d'autra et qu'on breinne bin adrái quemet lè botolhie d'apotiquiéro po fère on bon remído, on a dái recolte à rebouille-mor, à la brachá, à tsè eintsatalá.

L'è cliáo z'accordáiron que fant lo bounheu, tot quemet lè maryádzo fant lo bounheu dái pètabosson, dái sadze-fenne et assebin de la postérité.

Mà po lè maryádzo, sè faut tsouyí. Ein a dái pètié de croúio et práo matáire de bon. L'è tot suiveint lè dzein et l'accóo. Ein a que pouant pas s'appliéh l'on dè coué la'utro, que piattant et que rantant láo lemon. Adan lo tsè rebedoué, rrau...

L'è adí galé, na pas, de vère dái z'èpáo ein boun accóo. Na pas dái noví, po stausse; cein v'adí lè premi' temps... mà l'è po lè z'utro, cliáo que sant dza alliétá du grantenet, que lo borri (collier) lè z'écortse, que sè turtant l'on l'utro. Po stausse, l'ai a lo divorce, que l'è la rossáie, la rontire dáo maryádzo.

L'è a cein que peinsáve Dzinguénò que l'avái età mandá po la noce à son nèváo Pierre que maryáve la Fanny à la Pequeliouna. Cllia Pequeliouna s'età dza pas zuva accordá avoué son hommo et la Fanny età lo potré de sa mère: ápra quemet l'ouúra et forta quemet dáo venai-gro; on ireón à vo plliantá dái z'èpene rein que de la guegní.

Dan Dzinguénò avái appliéh a vilhie Bronna po coudhí allá à la benédicchon à onje hâore, áo mothí. Mà la Bronna età su l'âdzo du grand teimps et l'alláve tot pllian, quemet lo petit écouli que revint de l'écoula, quemet on bour-risco que brotte pè lè tserráre ti lè tserdon que cressant vè lè terrau. Tot pllian, tot pllian, sein sè prissá, ein bambaneint, ein ganganeint, ein demeneint son tiu decé delé queme ion que l'a lè tsambe rotte. Lè coup decourdja l'ai fasant pas mé que de soffliá contre 'na cathédrala po la fère tsandí de plliée. Tant qu'à la fin, Dzinguénò fái dinse à son èga (jument):

— Dépatein-no, la Bronna, sein qu'on váo tot feinnameint arrevá po lo divorce... et oncora!
Marc à Louis.

Un remède. — Oui, docteur, je ne suis pas bien: fatigue, neurasthénie, je ne sais, mais j'ai besoin de repos.

— Envoyez donc votre femme passer trois mois à la campagne.

CHEZ MARIUS

LOUS les «Marius» de Marseille, de Nîmes, de Tarascon et d'ailleurs, savent que la chaleur de maître soleil, quand elle atteint un certain degré, met les forces imaginatives de l'homme en pleine gestation. Mon ami Marius-Antoine Jaccard n'ignore point cette particularité de la température caniculaire, car jamais son cerveau ne travaille autant que lorsque nous avons en plein Jura 30° de chaud, à l'ombre. Chaque fois que les chaleurs nous rô-tissent comme des oies à la broche, j'aime à monter à Jaccardville, afin de me faire une pinte de bon sang, tout en me changeant les idées. Cette année, je trouvai mon ami Marius, un dimanche après-midi, affaissé tout pensif sur un banc peint en vert dans la cour ombragée de sa mai-son.

— Alors, mon bon, tu rumines? lui dis-je en l'apercevant.

— Eh! pourquoi pas? les gens de race ne se reposent qu'en dormant et encore leurs rêves les transportent-ils pendant leur sommeil jusqu'aux portes du paradis.

— Cela signifie que tu es constamment en activité. A propos, et ton invention des « saute-relles humaines », je veux dire des semelles à ressort, dont tu m'as démontré l'efficacité il y a deux ans, à pareille époque, en faisant de gigantesques bonds par dessus ton poulailler et ta porcherie, qu'est-elle devenue?

— J'attends les capitaux nécessaires à son exploitation commerciale. Tant que la crise dure, il n'y a rien à faire, chacun cachant ses « na-poléons » ou ne les employant que pour des fêtes ou des voyages.

— Oui, les crises économiques sont néfastes aussi aux inventeurs, mais, pour t'aider à passer tes soirées n'imagines-tu pas de nouvelles inventions?

— Oh! quant à ça, j'en ai la tête pleine.

Afin de me prouver la véracité de ses dires, il enleva son veston, son gilet. Il allait continuer de se déshabiller quand, d'un geste rapide, je l'interrompis en le priant de ne pas s'exposer à la légère aux morsures des taons.

— Ne t'effraye pas, me fit-il, je me mets simplement à l'aise pour mieux pouvoir réfléchir et causer, car aujourd'hui tout vous fait transpirer. Si tu connais deux ou trois millionnaires, soucieux de faire un placement sûr, envoie-les moi. Voici pourquoi: Tu as grimpé sûrement le chemin qui monte de Chamounix au Brévent en passant par Plan-Praz; tu auras remarqué, à partir du pavillon des Chablettes, la quantité de mica qui recouvre le terrain. Le sentier brille en plein midi comme la voie lactée, par une belle nuit de janvier. Dès que j'aurai réussi à intéresser des capitalistes à mon idée, j'ouvrirai à Chamounix une fabrique qui détachera et recueillera ces brillantes paillettes, afin d'en faire le commerce en grand pour l'ornementation d'objets de bijouterie, d'horlogerie, de poterie, etc.

— Je te prédis que si tu réussis à exécuter ton projet et à faire fortune, tu ne tarderas pas à être créé commandeur de la Légion d'honneur.

— Ces ordres de chevalerie me rappellent trop d'ineffable don Quichotte; je ne m'en soucie donc point du tout. Il n'y a pas que la montagne que j'entende mettre au service du capitalisme, comme on s'exprime aujourd'hui. Je veux

recouvrir de végétation luxuriante les déserts les plus incultes, ainsi que les marécages inabornables de Russie et de Sibérie. Ce sera également du capitalisme utilitaire.

— L'entreprise est d'envergure, quand on pense aux millions de kilomètres carrés du Sahara et du désert de Gobi, mais comment manœuvrer-tu pour arriver à tes fins?

— Tout est simple pour celui qui sait s'y prendre. Je connais un arbre d'une croissance très rapide que les indigènes des pampas auront bientôt fini d'extirper, parce que, au bout de peu de temps, son feuillage abondant recouvre le sol à tel point que l'herbe n'arrive plus à y pousser, se trouvant étouffée par d'incessantes chutes de feuilles, avant d'avoir pu seulement germer. Dans le désert, l'inconvénient en cause devient un avantage, puisque, déjà en l'espace de cinq ans, cet arbre, qui vit de peu, forme de son feuillage une couche d'humus de 10 à 15 cm. d'épaisseur. Après dix ans, tu coupes ton arbre et tu ensemences l'humus; trois mois plus tard, tu récoltes à pleines mains.

— C'est extraordinairement simple, effectivement, mais l'humidité nécessaire à la formation de l'humus et à la croissance de l'arbre et des plantes, comment vas-tu te la procurer?

— C'est là que gît la difficulté, me répondit mon ami Marius en se grattant frénétiquement la tête des deux mains. Mais, poursuivit-il, ne pourrait-on pas avec l'aide de l'électricité arrêter ces ondes regorgeant d'humidité que les vents en certaines saisons amènent de l'océan et chassent au-dessus des continents? Du même coup, on ferait crever les nuages à l'endroit voulu. Il y a assez d'eau sur la terre et dans l'atmosphère pour fructifier les plus grands déserts; il suffit de savoir capter cette eau qui fuit. On y arrivera, j'en suis certain, car je crois au progrès. Tant que l'homme estime la vie plus que ses aises, il luttera contre la Nature pour augmenter la place qui est nécessaire à son existence, mais, le jour, si jamais ce jour survient, où ses aises l'emporteront sur le besoin de vivre, l'humanité reculera et nous nous ensablons définitivement.

Voyant mon ami Marius effleurer des idées noires, je m'empressai de le ramener sur le chemin de ces galéjades que son imagination fertile sait concrétiser à s'y méprendre et je lui demandai s'il avait aussi songé aux vols de sauterelles si néfastes à la végétation africaine.

— Oh! c'est un détail, me répondit-il en dé-clenchant un rire optimiste. Ne sais-tu pas, ajouta-t-il, que le diable fait une œuvre qui le trompe? En tentant d'asphyxier les jeunes soldats des troupes alliées dans les plaines de France, il nous a appris à purger l'Afrique de ce qui, depuis les Pharaons, en fait le fléau. Avec les gaz délétères, on a tôt fait d'exterminer définitivement les sauterelles et leur ponte! Il n'y a qu'à savoir s'y prendre.

Sur ces entrefaites, l'épouse rondelette et joviale de l'ami Marius, Mme Odéline-Marianne Jaccard née Mermod, survint sur le pas de porte et, entendant la péroraison du discours de son mari, elle se mit aussitôt à se tenir les côtes en disant:

— Oui, oui, nos garçons appellent déjà leur papa: l'empereur du Sahara. Voyez-vous l'honneur qui en résultera pour la commune, le canton et la Suisse tout entière? Et ce n'est pas